

CHAPITRE III

Encore sur la science de la Mère de Dieu. — Quelle en était l'étendue, — la croissance, — et comment elle fut affranchie de toute erreur et de toute ignorance proprement dite.

La sainte Vierge eut, dès sa première origine, une connaissance des choses de Dieu très actuelle et très parfaite. C'est là une doctrine dont nous avons jusqu'ici montré la très sérieuse probabilité, pour ne pas dire la certitude morale, tant les raisons de l'admettre paraissent nombreuses et convaincantes. Et cette connaissance ne peut être que la *science infuse* proprement dite, puisqu'elle ne saurait dépendre en aucune sorte, ni dans son principe ni pour son exercice, du concours des facultés sensibles (1). Ce n'est donc pas la foi *commune*. Il est vrai qu'elle n'est pas une pleine intuition des mystères ; et par là elle se rapproche de la foi que Dieu met dans l'âme des enfants, au jour de leur baptême (2). Mais elle s'en distingue à plusieurs titres. Tandis que la foi n'est dans les baptisés qu'une

(1) De ce que la science infuse n'exige pas le concours des sens, on ne peut en conclure que ceux-ci soient inutiles : « Licet anima Christi potuerit intelligere non convertendo se ad phantasmata ; poterat tamen intelligere se ad phantasmata convertendo ; et ideo sensus non fuerunt frustra in ipsa ; praesertim cum sensus non dentur homini solum ad scientiam intellectivam, sed etiam ad necessitatem vitae animalis. » (S. Thom., 3 p., q. 11, a. 2.)

(2) Cf., t. II, L. V, c. 1, p. 7.

force latente, aussi longtemps que leurs facultés naturelles ne sont pas éveillées ; cette connaissance infuse est entrée en acte, alors que les sens et l'imagination sommeillaient, ou, pour mieux dire, n'étaient pas encore formés en Marie. De plus, son regard ne suppose pas, comme celui de la simple foi, un enseignement venu du dehors qui lui présente son objet. A ce premier moment, la bienheureuse Vierge n'eut qu'un maître, le Saint-Esprit, qui opérait en elle. De même que plus tard elle enfantera le Verbe de Dieu fait chair sans le concours de l'homme, ainsi conçoit-elle ces premiers actes de son intelligence indépendamment de toute assistance créée. La vertu du Très-Haut la couvre de son ombre, et cela suffit pour l'une et pour l'autre conception. Ajoutons, en troisième lieu, que la science originelle de Marie l'emporte pour la clarté sur la foi commune, puisqu'elle est, en sa qualité de science infuse, d'un ordre absolument supérieur à celui de la connaissance humaine.

Mais il faut méditer plus à loisir sur la science de cette divine mère pour en sonder toute la perfection. Voyons d'abord quelles en furent l'étendue et la croissance ; nous prouverons ensuite comment elle n'admettait pas les deux grandes imperfections de la nôtre, je veux dire l'ignorance et l'erreur.

I. — Commençons par l'*étendue*. Ici plus que jamais il faut se rappeler le principe tant de fois invoqué : tout privilège de grâce, octroyé par la bonté divine à ses créatures, la Mère de Dieu l'a reçu dans un degré non seulement égal, mais supérieur. Donc, puisque les Anges et le père de la race humaine eurent, dès leur première origine, une connaissance encore

obscur il est vrai, mais très explicite des perfections divines et de la Trinité des personnes, il faut attribuer la même connaissance à Marie. Donc, parce que Jean-Baptiste, quand il fut sanctifié au sein d'Élisabeth, reconnut et salua le Verbe incarné, qui lui apportait grâce et pardon, la Mère de Dieu dut aussi connaître le grand mystère d'où lui venait le privilège unique de sa Conception immaculée. Jusqu'où dès lors s'étendit pour elle cette double connaissance, c'est ce qu'il nous est impossible de déterminer. Mais puisque la bienheureuse Vierge, à ce premier instant de son existence, fut plus sainte, plus aimée de Dieu, plus favorisée de sa grâce que le ne fut jamais en ce monde toute autre créature de Dieu, n'est-il pas juste aussi qu'elle l'emporte déjà sur toutes les autres, attachées encore dans l'état de la voie, par la perfection de ses lumières surnaturelles?

Je ne l'ignore pas, connaître Dieu ce n'est pas l'aimer; et l'amour ne va pas toujours de pair avec la connaissance. Mais il est vrai pourtant que l'amour procède de la connaissance, et que là où règne l'ordre parfait, celle-ci est la mesure de celui-là. Au ciel, ceux des élus aiment le plus qui voient le mieux; et l'Amour infini qui est l'Esprit de Dieu est le souffle d'un Verbe infini. Si donc la Vierge, à l'aurore de sa vie mortelle, étant la plus aimée de Dieu, est aussi la plus aimante parmi les créatures, il est de toute convenance qu'elle participe dans un degré sans égal à la divine lumière.

Gardons-nous pourtant de toute exagération, et n'allons pas, sous prétexte d'honorer Marie, lui attribuer des louanges qu'elle serait elle-même la première à désavouer. Il y a eu des auteurs qui se sont complu à étendre au delà de toute mesure cette science infuse

de la Vierge, Mère de Dieu. A les en croire, elle comprenait tout le domaine possible du savoir humain: en sorte que le monde de la nature et le monde de la grâce n'avaient plus de secrets pour elle. En effet, cette connaissance était, suivant eux, de telle perfection que Marie pénétrait dans les plus mystérieuses profondeurs des choses naturelles et surnaturelles, les contemplant, Dieu seul excepté, comme elles sont en elles-mêmes, sans intermédiaire et sans voiles, avec une surabondance de certitude et de clarté. Rien ne démontre ni ne rend vraisemblables de pareilles affirmations, je ne dis pas seulement quand il s'agit de la science initiale de Marie, mais lors même qu'on parlerait de celle qui lui fut divinement octroyée pendant le cours de sa vie mortelle. Outre que les Saints l'ont passée sous silence, on ne voit pas quelle en serait l'utilité pour la Mère de Dieu, moins encore comment elle se concilierait avec le *pur état de la voie* (1).

(1) Cf. Suarez, *de Myster. vitae Christi*. D. 19, S. 3, *Dico tertio*, cum anteced.

Donnons quelques exemples de ces pieuses mais imprudentes exagérations. Saint Bernardin de Sicque les a résumées dans l'un de ses sermons :

« Secundus virginis splendor dicitur claritas, seu luminositas: nam in prima sanctificatione illustrata fuit quantum ad rationem et intellectum. Tanta enim sapientiae claritas a Deo superinfusa est, cum Maria interpretetur *illuminata*, quod haec septem perfecte intelligebat secundum quosdam: Primo, naturam creatam irrationalem; secundo, naturam creatam rationalem; tertio, naturam creatam spirituales; quarto, naturam increatam divinalem; quinto, omnia quae erant fugienda et aspernanda; sexto, omnia quae erant sequenda et amplectenda; septimo, per quem modum et ad quantum gradum omnia essent odienda vel diligenda. Haec quidem distinctio comprehendit in se distinctionem Creatoris et omnium creatorum, nec non et cunctorum bonorum et malorum. A quarta quippe quae erat cognitio Creatoris, et tres consequentes et tres praecedentes habebant originem, sicut Propheta testatur dicens: In lumine tuo videbimus lumen. Nam et de tribus sequentibus experimur etiam in his qui habent magnum habitum divinae sapientiae in ultimo gradu. Ex dictis sequitur quod B. Virgo, etiam dum erat in utero matris, habebat usum liberi arbitrii, atque lumen perfectum in intellectu et ratione ». S. Bernard. *Sec. Serm. pro fes-*

Que cette bienheureuse Vierge ait eu, dès le commencement, une surabondance admirable de connaissances surnaturelles, rien, en cela, qui doive nous surprendre, puisque ces connaissances allaient à la perfectionner dans l'ordre de la grâce et convenaient à sa destination de Mère de Dieu. S'il est vrai qu'Adam, parce qu'il devait être le père et l'éducateur de l'humanité, fut enrichi, dès sa création, d'un si merveilleux trésor de connaissances; Dieu, qui préparait cette Vierge au rôle de Mère des hommes, pouvait-il se montrer avare envers elle dans l'ordre de la science en rapport avec

tiv. B. V., serm. 4, de *Concept.* a. 1, c. 2. Opp. t. IV, p. 86. Pelbart de Temeswar, un auteur du xv^e siècle, dit expressément: « La première vérité, qui est le Verbe éternel et la Sagesse du Père, illumina si complètement l'âme de la Vierge, qu'elle eut la connaissance très parfaite de toute la nature, de toutes les espèces, des propriétés des êtres, de leurs éléments, etc. » *Stellar.* l. II, P. 1, c. 9. Notons en passant que cet écrivain est plus remarquable par la facilité de ses affirmations que par sa critique et son bon sens. Bernard de Busti, franciscain de la même époque, que certains allèguent parfois comme un saint, quand ils ne le confondent pas avec S. Bernard, n'est pas moins exagéré. D'après lui, la B. Vierge, dès l'instant de sa création, eut une science infuse embrassant comme objet immédiat, tous les arts mécaniques, toutes les sciences naturelles, la philosophie, la théologie des quatre livres des *Sentences*; elle savait les propriétés et les noms des étoiles, le nombre des élus et des damnés, en un mot, toutes les choses créées et le Créateur. *Marialis* parte 4. Sermon 9, de *Gratis gratis datus*, § 2.

On prête au B. Albert-le Grand des idées presque semblables. A mon avis, c'est aller trop loin. Il dit, il est vrai, que la Mère de Dieu connut parfaitement la Trinité divine et le mystère du Verbe incarné; qu'elle atteignait par des espèces propres, et par suite intuitivement, son âme et les esprits angéliques; qu'elle avait une vue certaine de tout ce qui l'attendait dans l'avenir; que tout ce qui touche à l'état de la patrie tombait sous sa connaissance, etc., etc. Mais Albert le Grand ne parle pas seulement ici de la science infuse; il parle aussi des connaissances acquises par révélation, par inspiration, par expérience. De plus, voici des restrictions importantes. « La B. Vierge, dit-il, à raison de ses habitudes de nature et de grâce, eut une perfection suffisante pour atteindre au terme de toute science. Mais ce pouvoir ne se traduisait en acte que suivant la mesure, la manière et l'étendue réclamées soit par sa propre béatitude soit par le salut des hommes. Elle possédait donc la science parfaite de tout ce qui se référait à cette fin pour l'état de la voie, mais non celle des choses inutiles et sans importance au point de vue de la grâce. C'est pourquoi il n'y avait dans son âme rien de vain, rien d'oiseux, tant la grâce la remplissait tout entière ». Alb. M. *Quaest. Super missus est*, Resp. ad quaest. 95, etc. T. XX, p. 81. Opp. (ed. Lugd., 1651).

sa future dignité? Qu'elle ait aussi reçu par infusion la connaissance des choses naturelles ou morales qui pouvait lui servir soit pour entrer dans les sens les plus profonds de l'Écriture, soit pour mieux pénétrer les mystères de la foi, soit pour régler toutes ses actions dans le cours ordinaire de la vie, c'est encore une chose qu'on peut, qu'on doit même admettre avec toute vraisemblance, sans vouloir toutefois définir et la mesure exacte et le temps précis où l'ensemble de ces connaissances lui fut accordé (1). Rien n'empêche, en effet, que la divine sagesse en ait réglé la dispensation d'après les circonstances dans lesquelles pouvait se trouver Marie.

Mais qu'aurait-elle fait d'une science purement humaine, qui n'aurait eu d'autre fin que l'ornement de l'esprit ou la satisfaction d'une curiosité naturelle? Ce n'est pas de choses profanes qu'elle se nourrissait dans ses méditations. Le cours de ses pensées s'élevait plus haut. Vous représentez-vous cette humble et simple Vierge préoccupée des problèmes de la physique, de la chimie, des mathématiques, ou d'autres sujets du même genre? Certes, il lui fallait, avec la connaissance des plus sublimes vérités appartenant au monde surnaturel, une science non commune des choses créées. Mais quelle science? Celle qui les appréhende comme les vestiges, les images et les rayons épars de la divine beauté; celle qui fait voir, goûter, sentir partout en elles la présence, la bonté, la providence et l'opération de Dieu, leur premier

(1) Ce dernier genre de connaissances dépendant naturellement de l'organisme, on ne voit pas la nécessité de le faire remonter aux premiers temps de l'existence de Marie, quand cet organisme n'était pas encore développé.

principe et leur fin dernière; celle enfin qui contemple les œuvres de Dieu pour le mieux connaître, le mieux glorifier et le mieux aimer. Or, la perfection dans des sciences profanes n'est ni nécessaire ni grandement utile pour atteindre ce but (1).

Une autre exagération serait de se figurer en Marie, dès le principe, une telle plénitude de science infuse que tout progrès sur ce point lui devint impossible. C'a été le privilège singulier de Jésus-Christ de ne pas plus croître intérieurement en sagesse qu'il ne croisait en grâce. Mais ce privilège ne pouvait appartenir à Marie : car à la différence de son Fils elle était par *tout elle-même dans la voie*, c'est-à-dire dans l'état de changement et de croissance. Aussi bien, l'Évangile nous la montre plus d'une fois acquérant la connaissance de choses ignorées jusque-là. Pour n'en citer qu'un seul exemple, n'est-il pas manifeste, par le trouble qu'elle ressent à la salutation de l'Ange et par la question qu'elle pose, que sa participation personnelle au mystère du Verbe incarné était jusque-là chose inconnue pour elle? Il s'est trouvé pour le nier des esprits trop subtils; mais, en vérité, ce sont là des licences d'interprétation que rien ne justifie. Non, le Fils de Dieu ne révéla tout d'abord à celle qu'il avait élue pour mère, ni le choix qu'il avait fait d'elle, ni toutes les circonstances et tous les effets de l'Incarnation. Sa science comme sa grâce eut une aurore; et l'aurore naissante ne brille pas de tout l'éclat du grand jour (2).

(1) Cf. Suar., *de Myst. vitæ Christi*, D. 19, S. 5 § *Dico secundo*.

(2) S. Thomas enseigne même des Anges en possession de la lumière de gloire, qu'ils ne connurent pas, dès le principe, les conditions spéciales de ce mystère, quoique la connaissance qu'ils en eurent sur-

II. — Aussi bien, Dieu lui ménagea-t-il des moyens assurés d'acquérir les connaissances appropriées aux différentes étapes de sa vie mortelle. S'il nous est impossible d'expliquer en détail quand et comment la bienheureuse Vierge reçut de Dieu cet accroissement progressif de lumières, au moins pouvons-nous en signaler à grands traits les sources ou les occasions principales. Il est dit dans l'Évangile que le Seigneur « ouvrit le sens (à deux de ses disciples), afin qu'ils entendissent les Écritures » (1). Ce qu'il fit pour ces disciples, ce qu'il a fait pour tant d'autres après eux, ne pouvons-nous et ne devons-nous pas croire qu'il le fit pour sa divine mère, et dans une mesure excellemment plus grande? Voilà donc une première source de progrès dans l'intelligence des choses divines, la lecture et la méditation des saints Livres, faites l'une et l'autre sous la lumière de Dieu. Et Marie, dit encore l'Évangile, en parlant des mystères de l'enfance du Sauveur, « conservait toutes ces choses, les repassant dans son cœur » (2). Si les mystères de l'enfance lui furent un si doux et si continuel entretien, quelle inépuisable matière de contemplation ne trouva-t-elle pas dans tant d'autres mystères dont elle fut successivement le sujet ou le témoin? Là, sans doute, son cœur se fondait, se liquéfiait d'amour; mais aussi de quelles clartés devait s'illuminer son intelligence!

Rappellerai-je ce tête à tête, et ce cœur à cœur avec Jésus, la Lumière éternelle, pendant les longues années

passât de beaucoup les révélations faites aux prophètes (1 p., q. 5, a 5, ad 1 et 3).

(1) Luc, xxiv, 45.

(2) Luc, II, 19, 51.

de la vie de Nazareth, et les secrets divins que le Fils versait dans l'âme de sa mère? Si nul autre Évangéliste n'a parlé comme Jean, le disciple bien-aimé, de la nature divine du Verbe incarné, c'est, dit saint Augustin, « qu'ayant, à la Cène, reposé sa tête sur la poitrine de Jésus il avait bu plus abondamment et plus familièrement à cette source le mystère de sa divinité » (1). Jugeons par là des trésors d'intelligence dont un commerce mille fois plus intime et plus continu dut enrichir la Mère de Jésus.

A toutes ces causes de progrès dans la divine sagesse, il faudrait ajouter les révélations proprement dites, qu'elles viennent du ciel par le ministère extérieur des Anges, ou par l'action immédiate de l'Esprit de Dieu.

J'ai dit : par le ministère extérieur des Anges (2). L'Évangile nous a fait connaître la plus éclatante de ces révélations angéliques, dans le récit de l'Annonciation. Mais tout porte à croire que d'autres la précédèrent et la suivirent. Il y a, disent les Pères, une parenté très étroite entre les Anges et les Vierges. Comment la Vierge par excellence, et la Reine des Anges n'aurait-elle pas été favorisée des visites angé-

(1) S. August., *de Consensu evang.* L. 1, c. 4, n. 7. P. L. xxxiv, 1045.

(2) S. Thomas s'objecte que l'Annonciation n'eût pas dû se faire par un ange : car, lorsqu'il s'agit des Anges les plus élevés, Dieu leur révèle immédiatement ses desseins, d'après la doctrine de l'Aréopagite. Or la bienheureuse Vierge est au-dessus de tous les chœurs angéliques. Voici la solution donnée par le saint docteur : « Il faut dire que la Mère de Dieu était supérieure aux Anges sous le rapport de la dignité pour laquelle Dieu l'avait choisie; mais quant à l'état de la vie présente, elle leur était inférieure. Le Christ lui-même, à raison de sa vie passible, a été abaissé un peu au-dessous des Anges (Hebr., II, 7). Pourtant, comme il était à la fois voyageur et compréhenseur, quant à la connaissance divine, il n'avait pas besoin d'être instruit par les Anges. Mais la bienheureuse Vierge n'était pas encore dans l'état des Compréhenseurs; et c'est pourquoi il fallut que l'Incarnation du Verbe lui fût signifiée par un ange » (S. Thom., 3 p., q. 30, a. 2, ad 1).

liques? Si j'en crois les Pères, saint Jérôme et saint Ambroise par exemple, ces visites, même avant la conception du Fils de Dieu, n'étaient pas rares. « Gabriel, dit ce dernier, la trouva seule, à l'endroit où il avait coutume de la rencontrer » (1).

J'ai dit encore : par l'action immédiate de l'Esprit de Dieu. Quiconque a parcouru l'histoire des Saints, de ceux-là surtout qui se sont distingués par une pureté plus insigne et par une contemplation plus assidue des choses célestes, sait avec quelle familiarité Dieu, Notre Seigneur, leur révélait, dans de mystérieuses communications, ses plus intimes et ses plus hauts secrets. Ai-je besoin de rappeler sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne, saint Thomas d'Aquin, saint Ignace, saint Jean de la Croix et tant d'autres dont tout le monde connaît les noms? Et ce n'étaient pas là des grâces stériles, uniquement propres à éclairer l'esprit. En portant la lumière, elles portaient plus encore l'amour; un amour agissant, un amour prêt à tous les sacrifices pour glorifier Dieu et pour sauver les âmes. Refuser à Marie des *illustrations* si libéralement accordées à des serviteurs de Dieu, ce serait ignorer ce qu'elle fut pour Jésus et ce que Jésus fut pour elle (2).

Avons-nous signalé toutes les voies par où put venir à Marie son progrès dans la science des choses divines? Non, sans aucun doute. Il faudrait encore rappeler sa part de choix dans l'effusion de lumière et d'amour qui se fit au jour de la Pentecôte, alors que l'Esprit de Dieu descendit en langues de feu sur l'É-

(1) S. Ambros., *de Virgin.* L. II, c. 2, n. 11. P. L. xvi, 210.

(2) Cf. Suar., *l. c.* S. 2 et 3.

glise naissante, et cette autre effusion qui fut son privilège incommunicable, quand le même Esprit, survenant en elle, Marie devint par son corps aussi bien qu'en son âme le siège de l'Éternelle Sagesse. N'est-il pas souverainement probable aussi que Dieu, son premier Maître, lui *infusa* des lumières plus abondantes et plus vives dans les circonstances mémorables qui la firent participer de plus près aux mystères de la Rédemption ?

Des auteurs graves n'hésitent pas à croire que, plus d'une fois, Dieu daigna même l'élever jusqu'à la contemplation intuitive, mais *transitoire*, de son essence, c'est-à-dire de la Vérité suprême (1). Penserons-nous qu'une telle vision, n'eût-elle duré qu'un instant, ne fut pas une source d'où jaillit un admirable surcroît de lumières permanentes pour Marie ?

Ici, je ne dissimulerai pas une objection qu'il faut résoudre avant d'aller plus loin. On se demande d'abord comment les accroissements successifs dont nous avons parlé se concilient avec la perfection de connaissance imprimée, dès sa conception, dans l'âme de la Vierge immaculée. Comment avait-elle alors reçu la science infuse des Écritures, puisqu'elle s'instruisait en les lisant ? A quoi lui servit cette plénitude de lumière surnaturelle dont elle fut alors remplie, s'il lui fallut ensuite puiser à tant de sources l'intelligence des divins mystères ? On ne saurait mieux répondre à ces difficultés qu'en mettant la science infuse de la mère en parallèle avec la science infuse du Fils. Cette dernière ne connut jamais d'accroissement. Sa pléni-

(1) Nous en disons plus loin sur quels fondements ils ont appuyé leur affirmation.

tude initiale fut pour elle la plénitude finale. Et pourtant, il est écrit de Jésus enfant « qu'il *croissait en sagesse* » (1); non pas seulement, remarquent les théologiens avec saint Thomas, parce que chaque jour la plénitude de sagesse qui était immuablement en lui depuis sa bienheureuse Incarnation, se manifestait par des opérations toujours plus parfaites; mais encore parce qu'il avait, outre sa connaissance surnaturelle, une science *naturellement acquise*, qui pouvait, comme la nôtre, admettre un véritable développement (2).

Marie, formée sur la sainte humanité du Sauveur, avait, elle aussi, ce double ordre de connaissances. Donc elle pouvait, à son exemple, progresser dans le dernier genre de science, soit par la lecture des saints Livres, soit par ses propres méditations, soit encore par la conscience intime des mystères qui s'opéraient et dans son âme et dans son corps (3). En outre, à la différence de Dieu fait homme, sa connaissance *infuse*, n'étant pas une science *propre au terme*, appelait des accroissements proportionnés aux états successifs de cette divine mère; et voilà comment, à certaines époques dont Dieu sait le nombre, il pouvait se faire en Marie de nouvelles effusions de lumière, une expansion toujours croissante de la science originellement imprimée dans son intelligence. Enfin, rien n'empêche que ce qui fut la cause d'un nouveau progrès dans les connaissances acquises, comme furent les entretiens intimes de la mère avec son fils, n'ait été l'occasion providentiellement ménagée pour ajouter aux con-

(1) Luc, 11, 52.

(2) S. Thom., 3 p., q. 12, a. 2.

(3) Suar., *op. cit.*, D. 19, s. 2, *Tertio dicendum*, etc.

naissances infuses : car il est dans l'ordre de la divine sagesse de rattacher ses dons intérieurs aux faits extérieurs, ses grâces de conversion, par exemple, à la lecture ou à l'audition de la divine parole.

A qui m'interrogerait pour savoir la mesure précise qu'atteignit finalement la science sacrée de Marie, je répondrais par l'aveu de mon ignorance. Mais aussi, de tout cœur, je souscrirais à ces paroles d'Eadmer, le disciple de saint Anselme : « Bien que les Apôtres eussent reçu du Saint-Esprit par révélation toute vérité, Marie pourtant, grâce au même Esprit, pénétra d'une vue plus large, plus profonde et plus claire incomparablement dans les abîmes de la vérité divine » (1). Je dirais encore avec un théologien qu'on n'a jamais soupçonné d'exagération : « La bienheureuse Vierge eut sur les mystères de la foi des lumières plus excellentes que tous les Prophètes, tous les Apôtres et tous les Évangélistes ensemble » (2). De même que sa dignité surpasse toute dignité, sa sainteté toute sainteté créée, si l'on excepte celle du Sauveur, ainsi rien n'égale ni n'égale jamais dans cette vie mortelle les splendeurs du flambeau qui brillait au firmament de son intelligence. Une science plus haute et plus large des divins mystères n'est pas de la terre, mais du ciel (3). C'est en toute vérité qu'un docteur de l'Église grecque l'a nommée « la maîtresse et la très auguste sommité des théologiens » (4). Du reste, l'Église ne nous la fait-elle pas invoquer sous le titre de « Reine des Docteurs », nous disant dans cette unique parole

(1) Eadmer., de *Excellent B. V. M.*, c. 7. P. L., CLIX, 571.

(2) B. Medina, Comment. in 3 p. Sum., q. 27, a. 5.

(3) Suar. *Op. et D. cit.* S. 3.

(4) Joannes Euchait., ep., *Serm. in S. Deip. Dormit.*, n. 24. P. G. CXX, 1101.

les trésors incomparables de la science sacrée qui furent en elle, au temps même de sa mortalité?

III. — La science de la bienheureuse Vierge a-t-elle exclu toute erreur, et toute ignorance? Avant d'entrer dans la réponse, il est nécessaire de définir les termes. *L'ignorance* n'est autre qu'un manque de savoir. Les choses que l'on ne sait pas, sont-elles du nombre de celles qu'on *devrait* connaître, attendu l'état, la position, les fonctions de la personne, le manque de savoir devient un défaut, une privation, une ignorance proprement dite. Sont-elles, au contraire, de celles que, dans les mêmes conditions, il n'importe pas de savoir, c'est la simple ignorance, inhérente, dans une mesure plus ou moins grande, à la condition de tout ce qui n'est pas Dieu. *L'erreur* consiste à juger vrai ce qui est faux, et réciproquement. Elle ajoute donc quelque chose à l'ignorance; car on peut ignorer, sans porter un jugement sur ce qu'on ignore. Toute erreur est ignorance; mais toute ignorance n'est pas erreur (1).

Cela posé, reprenons les deux questions. La science de la très Sainte Vierge a-t-elle exclu toute erreur? Oui, répondent généralement les théologiens. Suarez estime cette conclusion tellement certaine que le sentiment opposé lui paraît être *offensif des oreilles pies*. Voici les raisons sur lesquelles il appuie sa conclusion. Il n'en est pas une qui de près ou de loin ne se rattache à la maternité divine.

En premier lieu, c'est une doctrine commune que l'état d'innocence ne comportait pas l'erreur (2). Or,

(1) S. Thom., de *Malo*, q. 3, a. 7.

(2) « Approbare falsa pro veris ut erret invitus... non est natura